

IDENTITÉS

Le sujet que j'aborde constitue l'une des questions brûlantes auxquelles nous sommes aujourd'hui confrontés, tant dans notre monde méditerranéen qu'au-delà. Question théorique certes, défi réel surtout, dont nous subissons les conséquences au quotidien.

Cette question est-elle nouvelle ? Surgie comme dans un mauvais rêve ? Nous a-t-elle pris en traître ? Pas le moins du monde !

Interrogation lancinante, elle perdure depuis que s'est posée la question de l'édification des nations au sein de sociétés à composantes multiples. Alternant pics de violence et périodes paisibles, le débat identitaire obéit à une cadence en dents de scie et il est évident que nous traversons depuis quelques années — le terme n'est pas trop fort — une zone de fortes turbulences.

Cette question théorique, concrète, m'est de plus « personnelle », existentielle, dans la mesure où je suis, comme des millions d'autres personnes de mon peuple, né dans un conflit aujourd'hui centenaire qui a promu la question des origines au premier rang des légitimités, qui en a fait, pour certains, la pierre angulaire d'un droit de présence absolue en Palestine et pour d'autres, le fondement d'une négation de présence sur leur terre ancestrale.

J'ajouterai que ces questions identitaires m'occupent depuis longtemps. Confronté à elles depuis ma « prime conscience », dirais-je, j'ai, des années durant, travaillé à tenter de les comprendre. Pour défendre mes droits naturels, au premier rang desquels le droit de tout humain à vivre chez soi, mais surtout pour dégager les conditions nécessaires à l'instauration d'un voisinage réconcilié avec ceux qui, longtemps, ont affirmé que nous n'étions que les occupants illégaux et illégitimes de notre propre terre.

Tout ceci pour vous dire rapidement que l'intérêt pour la question que je vais maintenant aborder, vient de loin et n'est pas fils d'une conjoncture, si brûlante soit-elle.

Nous vivons aujourd'hui des temps d'angoisse, traumatisés face à des pratiques hideuses et menaçantes. Nul doute que ces pratiques

sont hélas attestées, nul doute aussi que, saisies à travers leurs seules horreurs, elles brouillent la faculté de penser.

Mais, loin d'en déduire une fatalité, celle de l'abandon face à l'incompréhensible, il est urgent de penser ces réalités, non pour justifier mais pour comprendre, pour démonter et trouver la voie d'une réponse, bref pour contrer cette barbarie.

J'ajoute enfin que je me contenterai de vous proposer, modeste contribution au débat, quelques clefs de lecture qui me semblent opportunes pour clarifier les choses.

Je commencerai par un postulat qui pourrait surprendre.

Les scènes dont nous sommes témoins « parlent religieux », invectivent, excommunient au nom d'une religion, se revendiquent d'un absolu religieux, sans relever pour autant d'une guerre de religions au sens strict, telle que définie en termes de conflits de doctrine, de différends « théologiques », comme celles que nous avons connues à diverses périodes de l'histoire.

Elles ne relèvent pas non plus des débats entre doctrines, celui par exemple entre AVERROÈS et Saint THOMAS D'AQUIN. Non que ces différends n'existent pas, au contraire, mais parce qu'ils ne sont pas l'essence des affrontements actuels.

Nous vivons une période qui semble ne parler que de religion, alors que l'enjeu est celui qui est propre aux guerres tribales ; et les communautés, même quand elles s'en défendent, relèvent toutes des lois internes du tribalisme, au premier rang desquelles l'obligation faite à l'adversaire d'intégrer la tribu victorieuse, d'adopter ses règles, entre autres religieuses, ou de *disparaître*.

Nous faisons face ainsi à des conquêtes territoriales accompagnées de soumission/absorption, volontaire ou pas, des populations conquises, une *guerre de clans*. Et que celle-ci fasse fi des frontières, agisse comme si les pays réels n'existaient pas, n'y change rien. Nous vivons une guerre de clans qui ne tient pas compte de la cartographie et c'est d'ailleurs, là encore, un signe de son caractère clanique insouciant des cartes. Sa géographie est autre.

Quiconque a suivi la stratégie de l'État islamique a pu voir comment cette donne territoriale spécifique primait sur tout : une tribu, un territoire, une doctrine, celle des vainqueurs.

Là se trouve le terreau de ce que je qualifierai « d'identités exacerbées ». Comment les décrire, comment dire le « matériau » dont elles sont faites ?

Pour commencer, elles sont porteuses de *vérités absolues* et, partant, tout ce qui s'y opposerait tiendrait de *l'erreur absolue*. Et je ne crois pas exagéré d'affirmer que ces idées d'absolu constituent le nœud de nos problèmes, qui ne laissent place à aucune différence, aucune relativité, aucune nuance, quelles qu'elles soient.

Ces *Absolus* posent les identités comme monolithiques, faites d'une pièce, parfaites, incontestables, indiscutables. Mais ce postulat ne résiste pas à l'épreuve du réel qui s'avère toujours décevant, forcément, puisque les vérités absolues n'existent que dans la tête de ceux qui s'en proclament

Alors apparaît la planche de salut de ces apprentis-sorciers :

« La réalité n'est point digne de notre identité, disent-ils, car cette dernière a été souillée, dénaturée par tous ceux qui nous contestent. L'heure est donc venue de retrouver la *pureté* des origines, nos origines, de revenir à notre Âge d'or. Notre avenir se trouve dans notre passé ».

Que l'Histoire nous enseigne le contraire, que les âges d'or aient existé sans jamais être « purs » — la Renaissance italienne, les belles Andalousies en fournissent de beaux exemples — ne change rien à l'affaire.

Que ces mêmes Âges d'or se retrouvent ainsi inventés de toutes pièces, idylliques, au détriment des approches historiques les plus élémentaires, n'empêchera pas leurs tenants de partir en chasse contre ceux qui « nous ont souillés », des intrus porteurs de maladies identitaires, différents de nous, toujours venus d'un « dehors » et qui ne sont pas de « nous »...

On voit ainsi les dangers portés par cette pensée. Faut-il rappeler que le mythe de la pureté originelle a été la pierre angulaire de nombre de totalitarismes qui ne se réclamaient pas pour autant de l'Islam...

La question qui se pose est alors de savoir pourquoi ces idées qui ne datent pas d'aujourd'hui connaissent une véritable « renaissance » ?

Qu'est-ce qui permet à ces visions malades du monde de se répandre ?

Pour aborder cette question, je me limiterai à l'espace méditerranéen et plus particulièrement à celui du monde arabe, mon monde, celui que je peux modestement prétendre connaître.

Il y a tout d'abord les explications « classiques » qui sans être erronées, demeurent insuffisantes.

Il en va ainsi des causes liées aux crises sociales, économiques ou idéologiques des sociétés concernées, au désespoir des classes laborieuses, à l'échec des modèles de développement et des multiples « plans quinquennaux » et autres « réformes agraires », aux dépendances venues des ères coloniales qui perdurent, et ainsi de suite...

Il en va aussi d'un sentiment profond et quasi unanime dans nos sociétés, à savoir que nos indépendances ne sont que de façade et nos souverainetés, de forme. Ajoutons-y le facteur temps, celui des crises permanentes, continues, et on mettra le doigt sur un sentiment ravauteur, au sein de la jeunesse notamment, la large conviction d'être « privé, interdit d'avenir ».

J'insiste sur le cas de la jeunesse car c'est en son sein qu'agit cette interrogation lancinante et, pour qui en douterait, il suffit de relever l'âge des milliers de recrues et de volontaires, femmes et hommes qui ont rejoint les troupes de l'État islamique. Sans y avoir été forcés, sans souvent hésiter à exécuter les tâches horribles et barbares qui leur sont confiées...

Convaincues que le futur, *leur futur*, est vide d'avenir, ces jeunes générations se lancent ainsi à la recherche du lieu-temps dans lequel se trouverait ce futur qui leur échappe.

C'est là que les attendent et les accueillent les discours des origines et des Âges d'or, qui leur font miroiter, à coups de démarches pures et de fabrications historiques de toutes sortes, la possibilité d'opter pour un autre point de départ, « de construire un avenir ancré dans le passé, pour éviter les erreurs commises par tous les États, notamment celles d'avoir inscrit une modernité dans les matériaux importés de l'Occident étranger ... »

Ainsi parlent les apprentis-sorciers, et leur discours porte, fondé sur le retournement des frustrations et des haines contre ces « autres » supposés coupables, qui sont différents de nous, responsables de toutes les injustices par nous endurées, ces autres qui ne portent pas nos vérités absolues. Simplification du monde, alimentée par la frustration d'un monde, ces approches n'ont aucune difficulté à prendre dans les esprits de certaines fractions de la jeunesse.

L'atout fondamental des endoctrineurs ? La force d'appoint de cette pseudo-pensée faite de bric et de broc ? Un rendez-vous manqué qui tombe à point pour alimenter les délires.

Je veux parler de l'échec du monde arabe à accéder à une modernité réelle, son incapacité à opérer la distinction entre les notions de *Peuple* et de *Nation*, la première permettant la fondation de sociétés d'individus — non d'individualistes — détenteurs de droits et requis de devoirs, la seconde, perpétuant la trame historique des sociétés articulées sur les clans et les communautés.

C'est là que le mouvement fondamentaliste se retrouve profondément réactionnaire, là qu'il faut constater que les expériences politiques du monde arabe l'y ont, hélas, grandement aidé.

Il ne faut jamais perdre de vue que les États dits modernes, nés après la dislocation de l'Empire ottoman se sont, par-delà leurs variétés idéologiques ou institutionnelles, avérés, tous, étroitement nationalistes. Aidés aussi par les « prouesses » de la colonisation, ces États despotiques, souvent sanguinaires et massacreurs, ont fait que la modernité, la leur, est pour nombre de citoyens arabes, synonyme de systèmes répressifs et impitoyables.

À ces facteurs « utiles » au fondamentalisme, à la facilité à faire porter aussi la responsabilité des malheurs à des causes extrinsèques, toujours venues non *d'un* dehors mais « *des* dehors », c'est-à-dire de toute différence entre le *Eux* et le *Nous*, il faut ajouter un élément relevant du temps long, de la notion de l'État-nation.

Comment, développé dans le monde arabe dès la moitié du XIX^e siècle, le concept de l'État-nation a-t-il, *sans que cela fût sa finalité*, facilité la tâche, fourni un terreau au développement des délires actuels ?

Quel fut le lien, « accidentel » mais réel, entre les concepts portés par l'État-nation et cette déviation vers les vérités absolues ?

La réponse se trouve d'abord dans le concept d'unicité, dans la supposée absolue vérité du *UN*, les vérités vraies ne pouvant être qu'uniques et par là dotées de valeur éternelle.

C'est ainsi que se développeront non les religions monothéistes, car ces dernières laissent au croyant la liberté du choix, mais les appareils qui s'autoproclameront investis de la tâche de sauvegarde des dogmes absolus...

C'est cette idée de vérité unique qui a préludé à la notion des États-nations, même, surtout dirais-je, quand ces derniers se prévalaient de laïcité, car la question n'était pas de savoir quelle était la foi ou la religion officielle de tel ou tel État, mais d'instaurer le principe que, dans les sociétés, désormais un seul référent s'imposait, celui de l'État-nation centralisé.

On est certes bien loin des fondamentalismes, mais indéniablement proches de la trame qui a fourni une sorte d'évidence au fait que les idées justes ne pouvaient être qu'absolues et par là monolithiques.

C'est ainsi que, bien avant l'apparition des fondamentalismes, le monde arabe a connu une période de politiques officielles, traditionalistes ou progressistes, toutes déchaînées pour venir à bout de notre beau foisonnement identitaire, notre variété, celle-là même qui nous rapprochait les uns des autres, qui cimentait notre unité profonde.

Car l'identité est comme les arbres qui ont chacun un tronc unique mais d'où partent une multitude de branches, aucune semblable à l'autre.

On le voit, les réponses aux questions posées au début de cette communication sont multiples et forment une trame faite de facteurs tant historiques qu'actuels, de desseins, d'accidents et de hasards aussi, apparus au gré de l'évolution, trame incomplète qu'il s'agit de continuer à affiner et à enrichir pour comprendre, et tenir tête à la barbarie.

Mais cela suffit-il ? Que faire ? Continuer à observer, analyser et commenter ?

Ces tâches sont indéniablement nécessaires mais elles demeurent insuffisantes. Que faire ?

Demeurer nous-mêmes. Non point figés, dogmatiques, crispés, mais convaincus des valeurs que nous avons toujours défendues : richesse de nos variétés internes, primauté de l'esprit d'ouverture, curiosité de ce qui ne nous ressemble pas.

Demeurer nous-mêmes en continuant coûte que coûte à pratiquer ces valeurs.

Être sur l'offensive pour leur défense : tenir tête, ne pas céder à la barbarie ni se laisser abattre. Surtout, garder nos têtes froides pour comprendre, expliquer, affronter les causes qui ont permis ces malheurs.

Agir pour convaincre que l'avenir est possible, que, seuls, nous pouvons le construire.

Et force est de reconnaître que cela ne va pas sans risques.

La liberté est toujours à ce prix.

Élias SANBAR

Écrivain, ambassadeur de la Palestine auprès de l'UNESCO